LES PRODROMES DE LA CAMPAGNE DE 1852

contre les Beni Snassen

Les premières difficultés sur la frontière

La reddition de l'émir Abd-el-Kader, obtenue en décembre 1847 par une action combinée de l'Algérie et du Maroc, fut le signal d'une détente dans les rapports des deux pays. Leurs relations devinrent fréquentes et amicales et, malgré quelques crises intérieures dans la province d'Oudjda, le calme persista sur la frontière pendant un certain temps.

Cette situation favorable fut malheureusement de courte durée; vers la fin de 1848 il y eut une première alerte. Le sultan, qui opérait chez les Ghiata, avait, dans le courant du mois d'août, demandé le concours des contingents des tribus de la frontière ; au début de septembre, le caïd d'Oudjda lui conduisit les goums fidèles, lesquels étaient composés en majeure partie d'Angad. Les gros rassemblements de troupes faits dans la région de Taza par le souverain du Maroc, qui s'était mis personnellement à leur tête, causèrent d'assez vives inquiétudes en Algérie. On crut un instant que ces préparatifs étaient dirigés contre nous, plutôt que contre des tribus impossibles à faire rentrer dans l'ordre, et que le sultan, poussé par son entourage, cherchait à prendre sa revanche de la bataille d'Isly. La présence à Oudjda du caïd El-Guennaoui, bien connu pour son hostilité à l'égard des Français, n'était d'ailleurs pas faite pour inspirer confiance. Aussi, afin de parer à

toute éventualité, renforça-t-on les troupes de la garnison de Tlemcen (1).

Si ces craintes n'étaient pas très justifiées, il n'en est pas moins vrai que l'appel du sultan aux populations de la frontière devait avoir pour nous des conséquences déplorables. Lorsque le caïd El-Guennaoui transmit aux Beni-Snassen les ordres du souverain, la plupart de ces turbulents montagnards refusèrent de l'écouter ; les Beni-Khaled firent seuls acte de soumission. La scission ainsi produite chez les Beni-Snassen ne tarda pas à y allumer la guerre. Les Beni Ourimeche et les Beni Attigue se jetèrent sur les Beni Khaled, dont les meilleurs cavaliers étaient à la colonne chérifienne ; les Beni Khaled battus se retirèrent le 20 octobre sur la frontière, et le général de Mac-Mahon dût avancer avec une colonne pour empêcher leurs agresseurs de violer le territoire algérien. A cette époque, le mauvais temps étant survenu, les camps marocains de la rive gauche de la Moulouya s'étaient dispersés et le sultan avait regagné Fez (2).

Après avoir essayé, sans succès, de mâter les Beni-Snassen récalcitrants, El-Guennaoui quitta précipitamment Oudjda, le 11 décembre, laissant le commandement à son khalifa. Ce départ inopiné enhardit les Beni-Snassen, qui en profitèrent pour chercher querelle aux Angad ; la lutte fut bientôt très vive entre ces deux grands groupements. Sur ces entrefaites, le caïd Hamida vint remplacer El-Guennaoui, le 29 janvier 1849 ; il fit son possible pour rétablir l'ordre, mais son intervention n'amena qu'une courte trêve entre les belligérants. Le chef des Beni-Snassen, El-Hadj-Mimoun, était en pèlerinage à la Mecque ; il rallia la montagne dans le courant de mars. Son arrivée n'améliora pas la situation, l'agitation alla

(1) Pièce 1.— L. Voinot, Oudjda et l'amalat, in *Bull. soc. géog. d'Oran*, 1911, pp. 503 à 505 ; tirage à part pp. 345 à 347.

(2) Pièce 1.— L. Voinot. *loc. cit.* pp. 505, 506 ; tirage à part pp. 347, 348.

au contraire en croissant, et les populations algériennes de la frontière furent molestées à tout instant par les tribus marocaines (1).

Les Mezaouir, fraction des Angad, se montraient les plus hostiles ; leurs cavaliers en maraude infestaient la plaine et commettaient des assassinats jusque sous les murs du poste de Marnia. En juillet 1849, le caïd El-Guennaoui vint relever Hamida ; il amena avec lui 400 chevaux et 300 fantassins réguliers. La présence de ces forces à Oudjda n'empêcha pas les tribus marocaines de se répandre sur le territoire algérien au commencement d'août ; El-Guennaoui eut pourtant dans cette circonstance une attitude convenable. Son intervention contribua à éviter l'emploi de la force et les délinquqants repassèrent la frontière, sans difficultés, devant la colonne venue de Tlemcen, sous les ordres de de Mac-Mahon (2).

Le 28 août, au cours d'une réunion tenue à Aïn-Sfa, les Angad et Beni-Snassen firent un accord et suspendirent les hostilités ; les Mezaouir mirent cette trêve à profit pour continuer leurs méfaits sur le territoire algérien. El-Guennaoui s'en retourna à Fez avec ses troupes, le 11 septembre ; il laissa l'intérim à son khalifa Mohammed ben Abbou. Après avoir revêtu une certaine gravité, la situation sur la frontière tendit au calme vers la fin de l'année 1849. Sur les conseils d'El-Guennaoui, le sultan désavoua Sidi Cheikh ben Tayeb, des Oulad Sidi Cheikh, qui, dans le sud, s'était révolté contre nous. Les émigrés algériens, assurés d'un refuge en territoire marocain, continuèrent pourtant leurs incursions dans le Tell au grand détriment de nos tribus (3).

---

(1). L. Voinot, *loc. cit.* pp. 506 à 508; tirage à part pp. 348 à 350. On trouvera dans cette étude les détails de la lutte entre Angad et Beni Snassen.

(2) Pièces 1 et 2. — *Moniteur Algérien* du 5 septembre 1849.

(3) Pièce 3. — L. Voinot, *loc. cit.* p. 509 ; tirage à part p. 351.

La lutte des Angad et Beni-Snassen entretient l'insécurité en territoire algérien

Le khalifa Mohammed ben Khedda vint prendre le commandement de la province d'Oudjda, le 9 janvier 1850, et chercha à pacifier le pays ; ses efforts furent vains, l'agitation, quelque temps contenue, recommença vers la fin du mois . Menacés d'une attaque en masse des Beni-Snassen, les Angad eurent peur et de nombreuses fractions se réfugièrent sur le territoire algérien, notamment les Oulad-el-Abbes des Oulad-Ali-ben-Talha, les Beni-Hassane des Oulad-Ahmed-ben-Brahim, les Mezaouir et les Atsamma et Oulad-Sghir de Triffa. Les autorités françaises n'avaient rien à reprocher à certaines de ces fractions qui, dans la mesure du possible, s'étaient toujours efforcées d'empêcher les actes de brigandage des Marocains ; chaque fois qu'elles avaient dû se retirer en Algérie, elles n'avaient pas manqué de faire acte de déférence et de demander qu'on leur désignât une zone pour établir leurs tentes. Il n'en était pas de même des Mezaouir, des Atsamna et des Oulad-Sghir, chez lesquels les voleurs et les coupeurs de route commettant des assassinats dans la plaine de Marnia étaient assurés de trouver un refuge; ces fractions se répandirent sur le territoire algérien sans demande préalable, elles s'installèrent de force sur les terrains de campement de nos tribus, qu'elles refoulèrent dans l'intérieur.

De pareils agissements ne pouvaient être tolérés ; les goums du cercle de Marnia furent rassemblés et, le 9 février, ils exécutèrent une razzia sur les douars des délinquants installés aux environs de Sidi-Bou-Djenane. Ce coup de main réussit parfaitement ; il n'eut aucune répercution fâcheuse sur les relations avec les fractions des Angad qui s'étaient mises en règle.

Malgré le châtiment infligé aux Mezaouir, quelques-uns des leurs se joignirent aux Beni-Drar (Beni-Snassen)

pour faire des incursions dans la tribu algérienne des Msirda. Le 22 février, un petit groupe de cavaliers de ces deux tribus tenta, pour la deuxième fois, une attaque contre la zaouïa de Ben-Yahia; il fut repoussé par les habitants du village et perdit un prisonnier que l'on envoya à Nemours (1).

Dans le courant du mois de mars 1850, le conflit entre Angad et Beni-Snassen s'envenima ; il fut marqué par de graves incidents. Le représentant du sultan à Oudjda, qui n'avait pas la moindre force régulière à sa disposition, était sans autorité sur les populations de la province ; les fauteurs de troubles le narguaient et le malheureux fonctionnaire devait assister impuissant aux collisions qu'il ne pouvait ni empêcher, ni réprimer.

Le 30 mars, El Hadj Mimoun infligea un sanglant échec aux Angad réfugiés sous les murs d'Oudjda ; le chef des Beni-Snassen, qui ne voulut pas ou bien n'osa pas faire le sac de la ville, fut abandonné d'une partie de ses contingents mécontents, et dut regagner la montagne le lendemain. Pendant ce temps, le fonctionnaire chérifien s'était mis en sécurité à l'intérieur de la Kasba, dont il avait fait soigneusement fermer les portes.

Les Français auraient bien voulu se désintéresser aussi de ces événements, mais ils avaient à subir le contre coup de toutes les crises. Le 31 mars, les contingents des Beni-Drar, déçus de s'en aller les mains vides après l'affaire d'Oudjda, longeaient la frontière pour rentrer chez eux ; ils songèrent à se dédommager sur nos tribus. Les Beni Drar s'avancèrent en territoire algérien jusqu'aux environs de Sidi-Mohammed-el-Ouacini et, vers trois heures de l'après-midi, ils fondirent sur les troupeaux des Beni-Ouacine, auxquels ils enlevèrent des bœufs et des chameaux. Le goum de cette tribu monta aussitôt

---

(1) Pièce 4.— *Moniteur Algérien* du 5 mars 1850.— L. Voinot, *loc. cit.*, p. 510 ; tirage à part p. 355.

à cheval et donna la chasse aux assaillants ; il leur tua deux hommes, en blessa un troisième et s'empara de deux chevaux.

Une partie des Oulad-Ali-ben-Talha, des Angad, s'était retirée à l'est de la frontière pour se mettre à l'abri des coups d'El Hadj Mimoun ; dans la crainte de complications, le lieutenant-colonel Bazaine, chef du bureau arabe de Tlemcen, vint s'établir à Marnia avec des troupes ; l'ordre paraissant rétabli, il retourna à Tlemcen au bout de quelques jours. Sans doute eût-il été préférable de châtier auparavant les Beni-Drar, puisque l'autorité chérifienne était incapable de nous faire respecter? Les agressions des tribus marocaines laissées impunies ne faisaient que nuire à notre prestige et perpétuer les difficultés (1).

On apprit en Algérie, dans les premiers jours de mai 1850, qu'une colonne, placée sous les ordres d'El-Guennaoui et composée en majeure partie de troupes régulières, était en marche sur Oudjda. Ce déploiement de forces s'expliquait suffisamment par les récents événements dont la province avait été le théâtre, il était d'ailleurs tout naturel que le Makhzen cherchât à mettre à la raison ses populations indisciplinées ; malgré cela, des bruits de guerre sainte se propagèrent et la possibilité d'une attaque des Marocains fit régner un certain malaise dans nos postes de la frontière.

El-Guennaoui fit son entrée à Oudjda le 20 mai, à la tête d'environ 800 chevaux et d'un millier de fantassins ; il reprit son commandement et fit quelques tentatives pour obtenir la soumission des Beni-Snassen insurgés. Trois camps étaient en formation sur la rive gauche de la Moulaya : à Zaïo, Aïn Zohra et Taza ; ils semblaient vouloir converger vers les Beni-Snassen pour les réduire à l'obéissance. Les agents du Makhzen, sachant qu'ils ne

(1) Pièce 5. — *Moniteur Algérien* des 5 et 10 avril 1850.

peuvent guère compter sur la fidélité de leurs troupes indisciplinées, hésitent toujours à employer la force, à moins qu'ils ne soient assurés d'une supériorité écrasante ; dans ce dernier cas, ils mettent tout à feu et à sang, dans le cas contraire, ils préfèrent temporiser. Au lieu d'agir énergiquement, El-Guennaoui s'épuisa donc en négociations et, bien entendu, il fut berné. Pendant ce temps, les habitants d'Oudjda s'impatientaient d'avoir à nourrir les troupes et la situation du fonctionnaire chérifien devenait difficile. El-Guennaoui, qui avait été autrefois si arrogant, si hostile, écrivit alors au général de Mac-Mahon, à Tlemcen, et il s'efforça de nouer avec lui des relations amicales ; il réussit à maintenir ses troupes qui ne causèrent aucun désordre sur la frontière (1).

Du moment que le caïd d'Oudjda voulait éviter les difficultés avec les Français, la présence d'une colonne dans la ville n'offrait pour nous que des avantages ; les tribus marocaines, tenues en haleine, se détournèrent momentanément de la frontière. Aussi lorsque, le 26 juin 1850, les Beni-Drar, qui s'étaient aventurés dans la plaine, furent razziés par les Achache et les Angad, allèrent-ils le lendemain reprendre leur butin à ces derniers; mais, malgré leur désir de se venger des Achache, ils n'osèrent pas aller les attaquer en territoire algérien. Le 22 juillet, El-Guennaoui reçut un renfort de 1.200 fantassins et 500 cavaliers ; les Beni-Snassen firent un semblant de soumission, tout en refusant de se réconcilier avec les Angad. Le fonctionnaire chérifien se contenta de cette faible satisfaction et retourna à Fez avec ses troupes au début de septembre ; il confia l'intérim au khalifa Mohammed-ben-Abbou (2).

Après le départ d'El-Guennaoui, les difficultés recom-

---

(1) *Moniteur Algérien* des 10 mai, 25 mai supplément et 10 juin 1850. — L. Voinot, *loc. cit.* p. 512; tirage à part p. 357.

(2) Pièce 6. — L. Voinot, *loc. cit.* p. 513; tirage à part p. 358.

mencèrent ; les Angad, craignant des représailles d'El-Hadj-Mimoun, passèrent en territoire algérien. Les Mezaouir, suivant leur habitude, ne sollicitèrent pas d'autorisation ; ils refusèrent même d'obtempérer à l'invitation d'avoir à repasser la frontière, qui leur fut faite par le commandant supérieur de Marnia, peu désireux de donner l'hospitalité à des hôtes aussi dangereux. Le 3 septembre, les Mezaouir pillèrent une caravane des Achache, il devenait nécessaire d'infliger une sévère leçon à ces incorrigibles coupeurs de route.

Sur l'ordre du général Pélissier, commandant la division d'Oran, le général de Mac-Mahon sortit de Tlemcen avec une colonne comprenant trois escadrons de chasseurs, un de spahis et quelques goumiers pour aller razzier les Mezaouir. Après une longue marche de nuit, la colonne surprit ceux-ci le 5 septembre, à la pointe du jour, et enleva leurs campements ; les Français n'eurent qu'un homme tué et trois ou quatre chevaux blessés. Le khalifa du caïd d'Oudjda protesta pour la forme ; il échangea quelques lettres officielles avec de Mac-Mahon afin de couvrir sa responsabilité, mais, en même temps, il eut soin de faire protester de ses bonnes dispositions à notre égard par des agents secrets.

Le châtiment infligé aux Mezaouir n'empêcha pas les vols et les assassinats en territoire algérien de se multiplier; nos tribus eurent, comme toujours, à supporter les conséquences de l'anarchie marocaine. A la fin d'octobre 1850, une trêve fut conclue entre les Angad et les Beni-Snassen ; il s'en suivit une période de calme relatif qui dura pendant tout le temps des labours (1).

(1) Pièces 7 et 8. — *Moniteur Algérien* du 20 septembre 1850. — L. Voinot, *loc. cit.* p. 514; tirage à part p. 359.

Les Beni-Drar se montrent de plus en plus agressifs ; le général de Mac-Mahon leur inflige une correction

Devant l'impuissance du fonctionnaire chérifien d'Oudjda, les Mezaouir et Beni-Drar ne s'imposaient plus la moindre contrainte ; ils commettaient journellement des méfaits en territoire algérien. Le 15 janvier 1851, ils enlevèrent un troupeau aux Achache et, le 22, ils tentèrent un coup analogue sur les Oulad-Mellouk; dans cette dernière affaire, les agresseurs perdirent un de leurs principaux chefs, Mohammed ou Ramdan, qui fut blessé et resta entre nos mains. Le même jour, ces bandits attaquèrent à main armée dix Oulad-Mellouk revenant du marché et les dévalisèrent (1).

Les Beni-Drar, continuant leurs agressions, se mirent en état d'hostilité ouverte contre nous ; ils inondèrent notre territoire de leurs bandes de malfaiteurs. Aussi fut-on très surpris quand, dans le courant de mars, ils firent faire des ouvertures à Marnia et manifestèrent l'intention d'établir de bons rapports de voisinage. Le général de Mac-Mahon, ayant appris, le 22 mars, que des douars des Beni-Drar se rapprochaient de la frontière, avait logiquement conclu que ceux-ci méditaient quelque coup de main ; il avait donc demandé et obtenu l'autorisation de les châtier. Le représentant du sultan à Oudjda ne s'opposait pas à cette opération qui, en raison de l'éloignement des Angad et du désintéressement des autres fractions des Beni-Snassen, ne paraissait devoir présenter aucune difficulté. A la suite de la démarche inattendue des Beni-Drar, les mesures arrêtées furent rapportées; on décida de faire crédit à El-Hadj-Mimoun, qui s'était entremis en leur faveur. Les autorités françaises comptaient que le chef des Beni-Snassen, dont l'influence sur

(1) Pièce 9.

ses contribules était considérable, parviendrait à ramener la paix dans la montagne et à rétablir du même coup l'ordre sur la frontière (1).

Le répit laissé aux Beni Drar ne donna pas le résultat qu'on en attendait; les pourparlers engagés par El-Hadj-Mimoun furent bientôt rompus. Il devint alors évident que les assurances pacifiques des Beni-Drar n'étaient pas sérieuses ; en faisant des propositions d'entente, ces Berbères cherchaient simplement à gagner du temps, de façon à pouvoir vaquer tranquillement aux moissons et à mettre leurs récoltes en lieu sûr. Les plus turbulents d'entre eux n'eurent d'ailleurs pas la patience d'attendre; vers la fin du mois d'avril 1851, des cavaliers des Beni-Drar essayèrent d'enlever quelques troupeaux aux Beni-Ouacine et une de nos patrouilles, circulant le long de la frontière, fut accueillie à coups de fusil. Ces agressions firent tomber les dernières illusions. La longanimité des Français se trouvait bien mal récompensée; cette longanimité était certainement interprétée comme une marque de faiblesse (2).

Il fallut enfin se décider à punir les Beni-Drar. De Mac-Mahon rassembla des troupes et, à deux reprises différentes, les 8 et 10 mai, il pénétra sur le territoire de cette tribu; il lança au milieu des cultures les 1.800 chevaux ou mulets de sa colonne, ainsi que les animaux des tribus voisines, et fit pour environ 40.000 francs de dégâts. Une centaine de cavaliers et trois ou quatre cents fantassins tentèrent vainement de s'opposer à cette opération ; nos soldats les repoussèrent après une courte fusillade. Le chérif Mouley-Bou-Azza, notre adversaire acharné, un apôtre de la guerre sainte, périt dans cet engagement.

La correction infligée aux Beni-Drar était des plus méritées, néanmoins le khalifa Mohammed-ben-Abbou

(1) Pièces 10 et 11.
(2) Pièce 12.

eut peur d'être réprimandé par son souverain pour avoir laissé les chrétiens pénétrer en territoire marocain ; afin de se couvrir, il écrivit à de Mac-Mahon et lui reprocha d'avoir violé la frontière. Le général répondit au khalifa que son impuissance à maintenir l'ordre l'avait obligé à faire la police à sa place et que, dans la circonstance, il avait rendu au Makhzen un service dont celui-ci devait lui savoir gré. Sur ces entrefaites, Mohammed-ben-Abbou fut relevé de son commandement et remplacé, le 28 mai, par Mohammed-ben-Akbar. A chaque instant, le fonctionnaire chérifien d'Oudjda était changé ; ces mutations continuelles rendaient toute administration impossible, elles favorisaient le maintien de l'anarchie dans les tribus (1).

Au lieu de se faire oublier, les Beni Drar continuèrent à se montrer agressifs. Le 15 juin 1851, sous la conduite d'un émigré algérien, Moufok-ould-Marnia, ils descendirent la Mouilah jusqu'au voisinage de Marnia. Les Beni-Ouacine prirent les armes et mirent en fuite les assaillants, qui eurent un tué et deux blessés. On ne pouvait songer à riposter à chaque attaque, aussi de Mac-Mahon adressa-t-il une plainte au caïd d'Oudjda à propos de ce coup de main. Il faut ajouter, qu'à cette époque, l'on annonçait la venue d'un délégué du sultan chargé de réduire les Beni-Drar et, malgré les précédentes expériences, les autorités françaises fondaient encore quelque espoir sur l'intervention de cet agent ; le gouverneur général de l'Algérie adressa à de Mac-Mahon un cadeau à lui faire remettre de sa part (2).

(1) Pièce 13. — L. Voinot, *loc. cit.* p. 515 ; tirage à part p. 360.
(2) Pièce 14.

La mission de Mouley-el-Abbes et d'Abd-es-Saddok a Oudjda ; les projets d'entrevue du général de Mac-Mahon

Les agents du Makhzen ne parvenaient pas à se faire écouter dans la province d'Oudjda, qui était certainement une des plus anarchiques de l'Empire. Devant la persistance des désordres et les protestations du gouvernement français, le sultan Mouley-Abderrahman décida d'envoyer un de ses fils, Mouley-el-Abbes, avec mission d'examiner les affaires de la région et d'y rétablir l'ordre ; il lui adjoignît le caïd du Rif, Abd-es-Saddok ; ces deux personnages entrèrent à Oudjda le 7 août 1851. L'importance des contingents qui les escortaient ou les suivaient fut d'abord considérablement exagérée ; ces contingents ne se composaient en réalité que d'environ un millier de cavaliers fort mal tenus et dans un état voisin de la misère. C'était peu pour imposer aux populations le respect des décisions de Mouley-el-Abbes, mais c'était suffisant pour leur inspirer des désirs de guerre sainte.

D'après sa correspondance avec le khalifa d'Oudjda et quelques communications de notre consul à Tanger, le général de Mac-Mahon croyait que le fils du sultan venait surtout dans le but de se rencontrer avec les autorités françaises de la frontière, de manière à s'entendre sur les meilleurs moyens de mettre fin aux difficultés. Le général avait même cru bon de préciser à l'avance au khalifa les principaux points qu'il comptait traiter lors de la conférence :

1° Renvoi en Algérie ou éloignement de la frontière des émigrés algériens les plus dangereux, notamment Moufok-ould-Marnia et Sidi-el-Askri réfugiés, le premier chez les Beni-Drar, le second chez les Oulad-Azouz.

2° Cessation des agressions des Beni-Drar et obligation pour cette tribu de ne plus donner l'hospitalité à tous les coupeurs de route du pays.

3° Enfin, autant que possible, renvoi de part et d'autre des voleurs ou assassins et restitution ou payement des objets volés.

Dès que la mission de Mouley-el-Abbes et Abd-es-Saddok fut arrivée à Oudjda, ce dernier adressa au général commandant la subdivision de Tlemcen une lettre polie, mais insignifiante, dans laquelle il n'était pas du tout question d'une entrevue. De Mac-Mahon, persuadé que l'entrevue devait avoir lieu, chercha à démêler les causes de cette réserve ; il supposa que le caïd du Rif, ayant eu à blâmer les Angad et les tribus sahariennes pour s'être rapprochés de nous, craignait de paraître à leurs yeux faire les première démarches. C'est pourquoi le général écrivit une réponse, qui obligeait en quelque sorte son correspondant à lui faire connaître s'il désirait réellement une rencontre ; il la fit porter sans retard à Oudjda.

Les Beni-Drar ne manquèrent pas d'aller se plaindre surtout à Mouley-el-Abbes ; ils accusèrent les Français d'avoir exécuté de nombreuses razzias sur leurs douars, afin de les détacher du Maroc et de les attirer à eux. On raconta que les envoyés chérifiens, mécontents de la tendance des Angad à entretenir de bonnes relations avec les chrétiens, auraient complimenté les Beni-Drar de leur résistance; le bruit courut même chez les Beni-Snassen qu'ils avaient proposé au sultan de les soutenir. Cette agitation jeta l'inquiétude ou l'espoir parmi les tribus algériennes et surexcita le fanatisme des populations de l'Ouest.

Les Beni-Drar se réunirent en armes et manifestèrent l'intention de marcher contre nos tribus ; les Beni-Snassen et une partie des Angad firent part aux délégués de Mouley-Abderrahman de leur désir d'engager la guerre avec les Français, dont le petit nombre promettait un facile succès. Des contingents des Guelaya, des Beni-bou-Yahi et de fractions établies sur la Moulouya, auraient en

outre arrêté leurs dispositions pour arriver à la rescousse et prendre part à l'attaque contre les chrétiens ; ces gens prétendaient forcer au besoin le Makhzen à marcher avec eux. Des émissaires, envoyés à Oudjda par de Mac-Mahon, ayant rapporté qu'Abd-es-Saddok avait avec lui dans la ville 1.000 cavaliers, que 3.000 autres se tenaient aux environs de Koudiet-Abderrahman, que les Guelaya et Kebdana étaient rassemblés dans la montagne des Beni-Snassen et que tout le monde se tenait prêt à marcher au premier signal, le général organisa une active surveillance sur la frontière ; il ne put néanmoins pas mobiliser ses troupes, à cause du choléra qui avait fait son apparition dans le pays.

Quoique prenant ses précautions, de Mac-Mahon estimait ces nouvelles très exagérées. Il pensait que la situation du Maroc, livré à la plus grande anarchie, obligeait le sultan à éviter avec soin les complications extérieures. Toutefois, il était prudent de veiller, car Abd-es-Saddok, afin sans doute de faciliter la rentrée des impôts, n'avait pas hésité à stimuler le zèle des populations marocaines, en leur laissant entendre que Mouley-Abderrahman envisageait la possibilité de nous combattre ; les cavaliers réguliers du Makhzen, très excités, se voyaient déjà prenant leur revanche d'Isly.

Le général de Mac-Mahon, qui paraissait tenir beaucoup à l'entrevue projetée, ne voulait néanmoins pas qu'elle eut lieu en territoire marocain ; il avait l'intention d'inviter Abd-es-Saddok à s'y rendre, accompagné d'un petit nombre de mokhazenis seulement, en prenant lui-même l'engagement de n'emmener qu'un nombre égal de cavaliers. Le général ne comptait se mettre en marche avec toutes ses forces, soit environ 1.400 fusils, qu'au cas où il y serait contraint par l'importance des rassemblements marocains, afin d'être en mesure de donner une leçon à ses adversaires, s'ils cherchaient à renou-

veler l'agression du 15 juin 1844 à la Koubba de Sidi-Mohammed-el-Ouacini.

Quant au gouverneur général de l'Algérie, il n'était pas partisan de cette conférence, qu'il jugeait trop dangereuse ; une collision regrettable était évidemment à craindre, si des troupes françaises et marocaines se trouvaient en présence. Le gouverneur n'autorisa donc l'entrevue qu'à Marnia même, où nous étions maîtres de la situation et où nous ne risquions pas d'être débordés. Dans de pareilles conditions, l'acceptation des délégués marocains était plus que douteuse ; ils s'abstinrent en effet et il n'y eut pas à le regretter. En admettant qu'il ne se soit pas produit d'incidents, une nouvelle convention avec les Marocains, incapables de la faire respecter, n'aurait présenté aucun avantage (1).

Les envoyés du sultan, qui ne voulaient certainement pas la guerre, ne pouvaient pas continuer longtemps leur politique dangereuse des premiers jours ; ils auraient été inévitablement entraînés. Aussi apprit-on, vers le 13 août, que le fils de Mouley-Abderrahman avait ordonné aux Beni-Snassen rassemblés sur la frontière de se disperser et de regagner leur territoire ; il aurait même remplacé, à la tête de leurs fractions, les caïds les plus exaltés et prescrit au caïd El-Guennaoui, commandant la colonne d'El-Aïoun-Sidi-Mellouk, de rétrograder vers l'Ouest. Un agitateur venant du Sud, Mohammed-ben-Abdallah-Mekkaoui, se trouvait alors chez les Beni-Guil avec 200 chevaux ; le calme relatif de la région ne fut néanmoins pas troublé. Mouley-el-Abbes et Abd-es-Saddok réunirent les Mezaouir et Beni-Drar à Oudjda et leur reprochèrent vivement leurs brigandages en territoire algérien ; ils leur firent savoir qu'ils étaient venus, non pour organiser la guerre sainte, mais afin de régler les différends des tribus entre elles. Les diverses attitudes prises par les envoyés chérifiens ne doivent pas surpren-

(1) Pièces 15, 17, 20 et 22.

dre; c'est la politique habituelle du Makhzen, politique de duplicité et de corruption (1).

Dans les derniers jours d'août, la mission de Mouley-el-Abbes et d'Abd-es-Saddok paraissait toucher à sa fin; ce dernier avait donné l'impression d'un homme prudent, vigoureux et intelligent. Au commencement de septembre, ces personnages rassemblèrent les chefs des Angad et des Beni-Snassen ; Mouley-el-Abbes leur recommanda de ne plus commettre à l'avenir d'agressions contre les tribus algériennes. Le 16 septembre (2), les deux délégués quittèrent Oudjda avec les troupes qui les avaient escortés; ils y laissèrent 50 cavaliers seulement et Mohammed-ben-Tahar, khalifa d'Abd-es-Saddok, lequel fut chargé de gouverner la province. Ainsi se termina cette mission, dont les débuts avaient fait craindre un dénouement moins pacifique (3).

Les actes d'hostilité des Beni-Snassen provoquent la guerre

L'agitation causée par la venue à Oudjda de Mouley-el-Abbes et d'Abd-es-Saddok avait fortement troublé le pays ; malgré les efforts ultérieurs de ces personnages pour ramener le calme, un certain malaise subsita après leur départ. Les procédés d'administration employés par le pouvoir central n'étaient pas faits pour le dissiper ; le sultan se laissa arracher, par le chef des Beni-Snassen et par le caïd des Mezaouïr, la nomination à Oudjda d'un fonctionnaire de leur choix ; le 30 octobre 1851, un mois et demi après l'installation de Mohammed-ben-Tahar, celui-ci dût céder le commandement à Mohammed-ben-Abbou. Les tribus Angad étaient devenues méfiantes et

(1) Pièces 16, 18 20 et 22.

(2) D'après la pièce 22; la pièce 21 indique la date du 15 septembre. Il m'a paru logique d'adopter la date figurant dans le rapport établi par les autorités de Marnia.

(3) Pièces 19, 21, 22 et 23.

très réservées à l'égard des Français ; leurs relations avec nous manquaient de cordialité et la moindre excitation pouvait rendre ces populations hostiles. Etant donné cet état d'esprit, les efforts faits par El-Hadj-Mimoun pour mettre fin aux divisions des chefs Angad tendaient à unir ceux-ci contre les Français ; ils aggravaient par conséquent la situation.

Des groupes de maraudeurs recommencèrent à sillonner la plaine, ainsi que cela arrivait toujours dans les périodes de tension. Le 25 décembre, des cavaliers des Beni-Drar enlevèrent aux Beni-Ouacine un cheval de labour près du bois de betoum ; le 30, ils recommencèrent leur tentative mais, surpris par une patrouille algérienne, ils durent prendre la fuite et perdirent un prisonnier (1).

Le Makhzen qui, faute de pouvoir imposer sa volonté, était prisonnier des factions, contribuait de son côté à accroître l'anarchie. Mohammed-ben-Tahar fut renvoyé de nouveau à Oudjda, il y arriva le 7 janvier 1852 et reprit le commandement. Dans ces conditions, les fauteurs de troubles avaient beau jeu ; l'audace des coupeurs de route ne connut plus de bornes. Le 31 janvier, une bande de malfaiteurs alla assaillir la smala des spahis jusque sous les murs de la redoute de Marnia.

Des bruits de guerre contre les Français ne tardèrent pas à circuler parmi les populations de la frontière; les Beni-Snassen se préparaient à la lutte. La situation était fort tendue à la fin de février 1852; le moindre incident pouvait amener un conflit. La crise s'ouvrit le 4 avril par l'agression des Beni-Drar contre les Oulad-Mellouk, agression qui entraîna la campagne du général de Montauban chez les Beni Snassen (2).

Capitaine L. Voinot.

---

(1) Pièce 24.— L. Voinot, *loc. cit.*, p. 517; tirage à part, p. 362.

(2) Pièces 25 et 26.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

ABRÉVIATIONS : A. G. G. Archives du service des affaires indigènes du gouvernement général. — A. C. M. Archives du service des affaires indigènes du cercle de Marnia.

N° 1

Le Général Charon au Ministre de la Guerre

(Arch. gouvern. gén. I² 1)

Alger, le 23 avril 1849.

Après la prise d'Abdelkader, les Arabes, découragés par la série de revers qu'ils avaient essuyés, perdirent un instant, avec leur chef, l'espoir qui les soutenait dans leur lutte contre nous, ils déposèrent les armes et semblèrent ne s'occuper que de réparer les désastres de la guerre. Malheureusement ce découragement ne dura pas assez longtemps chez eux pour leur faire sentir tout le prix de la tranquillité; les grands événements qui éclatèrent en France au commencement de 1848 ne les trouvèrent point indifférents, ils saisirent avidement tous les bruits absurdes que répandait la malveillance, et les quelques chefs ambitieux, qui restaient encore, ne laissèrent pas échapper le moyen de rallumer le fanatisme chez leurs trop crédules coreligionnaires. Ils sentirent néanmoins la nécessité d'agir en secret et se contentèrent de préparer les esprits pour les entraîner, quand le moment serait venu. La frontière principalement dut être surveillée, des intelligences furent ménagées avec quelques chefs marocains qui avaient beaucoup à se plaindre du maghzen, et à l'aide de leurs révélations et de celles de quelques juifs de l'oued-Za (entre autres Jacob ben Souffan, confident du caïd Bouzian Ouled Chaoui, des Hallafs), M. le général Mac-Mahon se persuadait de l'idée émise dans la correspondance des derniers mois de 1848, que le rassemble-

ment considérable à la tête duquel se trouvait l'empereur du Maroc, avait un tout autre but que celui de châtier des tribus dont il doit regarder la soumission sincère comme impossible. En effet, les renseignements recueillis à cette époque prouvent qu'en réunissant les 60.000 hommes qu'il a gardés si longtemps aux environs de Taza, il subissait l'influence de quelques fanatiques de la secte de Muley-Taïeb, du chef principal, entre autres le marabout si vénéré de l'Ouezzan, ils l'avaient engagé à saisir le prétexte que lui offrait la révolte des Beni-Snassen, pour se trouver en force sur la frontière, attendre les événements et concourir, au bon moment, à la vengeance de l'islamisme, en marchant avec les nombreux partisans que faisaient les affiliés de l'ordre, tant par leur correspondance que par l'intermédiaire de leurs khouans répandus en si grand nombre dans toute l'Algérie.

La réduction sensible de l'effectif de l'armée donna de la confiance à tous et, à l'arrivée des colons, les bruits absurdes qui circulèrent, achevèrent de monter les esprits et d'entraîner les mieux disposés pour nous. Cependant les affaires semblèrent s'arranger en Europe, les mauvais temps arrivèrent, et l'on dût renoncer à tenter le coup que Muley-Abderrahman paraissait du reste désapprouver tacitement. Les camps se dispersèrent sans avoir rien obtenu des Beni-Snassen et Guennaoui, notre ennemi irréconciliable, un instant éloigné, soit pour nous donner une satisfaction, soit pour éviter d'exaspérer par sa présence les tribus dont il s'est fait détester, revint prendre son commandement d'Ouchda.

Ce fut alors, à peu près à l'époque de la rentrée de l'empereur à Fez, que parut le chikh Ben Taïeb contre lequel nos colonnes opèrent encore aujourd'hui. Marabout vénéré des O. Sidi Chikh, il sut bientôt mettre à profit son influence et les dispositions des tribus sahariennes et, sous le titre de khalifa de l'empereur du Maroc, qu'il prit ostensiblement et que le sultan du Garb ne cherche pas à

lui contester, il se mit à la tête de quelques cavaliers des Zegdou (1), fit plusieurs coups heureux sur nos tribus dans les pâturages du sud, et les força successivement à embrasser sa cause; au mois de février, il était arrivé à commander en maître de Si Khalifa à Sebdou et de Labiod à Figuig. Trop mobiles pour avoir rien à craindre, ses partisans échappèrent aux petites opérations dirigées contre eux, d'abord par les goums de Sidi-bel-Abbès et de Mascara au mois de novembre, et successivement par M. le général Mac-Mahon en décembre et par M. le colonel Maissiat au mois de janvier. Partout alors les yeux se tournèrent vers l'ouest et de tous les points de l'Algérie on suivit le marabout en qui on espérait. Des nouvelles fâcheuses circulèrent de tous côtés, il avait une armée formidable et il était vainqueur des Français qu'il avait poursuivis jusqu'à Oran. Telle est encore la croyance en beaucoup d'endroits, malgré ce qu'on a pu faire pour répandre la vérité. Ces bruits tinrent éveillée l'attention des Arabes et même des Kabyles. Des prédictions, faites après coup, annoncent cette année comme la fin dernière de notre domination, et la venue d'un sultan de l'ouest qui doit nous exterminer et nous chasser du pays.

Si Chikh ben Taïeb a donc des partisans répandus au loin, il a des intelligences avec quelques-uns de nos chefs, la répugnance que semblaient mettre les premiers goums à marcher contre lui prouve la vénération dont il est entouré. Il a eu une conférence très longue à Metlili avec Si Hamza, le chef puissant des Ouled Sidi Chikh-Cheraga. Tedgini d'Aïn-Madhi n'ignorait pas se qui se passe, et les chérifs qui parcourent le sud des provinces d'Alger et de Constantine semblent agir sous son influence. Dans le Tell et près de nos portes les tribus espèrent; aux envi-

(1) On désignait alors sous le nom collectif de Zegdou les contingents des tribus marocaines gravitant autour de l'oasis de Figuig, contingents qui se réunissaient à chaque instant pour faire des incursions en territoire algérien.

rons de Sebdou, un grand nombre de tentes ont passé la frontière. A Mostaganem, les Flittas ont fait des réjouissances pour le prétendu retour d'Abdelkader, et partout nos chefs, les plus dévoués ou les plus compromis aux yeux des musulmans, tremblent et avouent leur impuissance à retenir leurs administrés si un homme à la parole énergique paraissait et cherchait à les entraîner. Depuis la sortie des colonnes de Mascara et de Tlemcen, soit que les succès obtenus fassent craindre aux chefs du mouvement un trop grand revers dans la défaite de Sidi Chikh ben Taïeb, soit que réellement ce fanatique existe, des bruits nouveaux annoncent que le véritable vengeur de l'islamisme, le Moule Sâa si impatiemment attendu vient de sortir de la province de Sous (Maroc). Il s'avance vers l'est sous le nom de Yaya, après avoir détrôné l'empereur; Si Chikh ben Taïeb ne serait qu'un de ses khalifas. Les plus crédules croient à une déroute complète de nos colonnes, les tribus de Médéah assuraient que son camp était déjà à Berrouaghia. Malgré l'absurdité et l'incohérence de toutes ces idées, on doit regarder l'agitation comme certaine, et l'influence du Maroc dans tout cela comme assurée. On parle d'envoi d'armes et de poudre fait par l'empereur à Sidi Taïeb, et la latitude qu'il laisse aux partisans de ce marabout de s'approvisionner à Taza semble corroborer cette opinion.

N° 2

RAPPORT DE QUINZAINE DU BUREAU ARABE DE MARNIA SUR LES NOUVELLES POLITIQUES (Extrait)

(A. C. M.) Registre des minutes

1re *quinzaine septembre 1849.*

Les Mezaouir se sont toujours montrés les plus hostiles à notre égard. Ce sont toujours leurs cavaliers qui sillon-

nent la plaine, maraudant, et ce n'est qu'à eux qu'on doit attribuer tous les assassinats commis aux environs du poste.

N° 3

LE GÉNÉRAL CHARON AU MINISTRE DE LA GUERRE

(Arch. gouvern. gén. I[2] 1)

22 décembre 1849.

Pour faire suite à ma dépêche précitée que je vous prie de vouloir bien vous faire mettre sous les yeux, je suivrai la même marche dans ce nouvel exposé.

Au mois d'avril, le point qui devait le plus attirer l'attention était le petit désert de la province d'Oran. A cette époque, Sidi Chikh ben Taïeb, prenant ostensiblement le titre de khalifa de l'empereur du Maroc, était parvenu, soit de gré, soit de force, à entraîner une grande partie de nos sahariens et avec des contingents assez considérables menaçait nos tribus du Tell, qu'il tenait resserrées sur la limite des Hauts-Plateaux. L'appui qu'il trouvait dans le Maroc où les nombreux khouans de l'ordre de Muley Taïeb s'agitaient en sa faveur, les bruits absurdes mais toujours accueillis avec empressement par les arabes, qui circulaient alors sur les affaires de France, la réduction de l'effectif de l'armée d'Afrique, l'arrivée des nouveaux colons, la crainte qu'elle produisait sur les indigènes en leur faisant redouter un refoulement complet, la perte de leurs propriétés, quelques coups de main tentés avec succès sur nos Hamians, tout concourait à rendre inquiétante pour la tranquillité générale la position que s'était faite si spontanément cet ambitieux. Ses émissaires parcouraient l'Algérie, de nombreux chérifs ravivaient partout le fanatisme un instant contraint par la chute successive des chefs qui avaient dirigé les dernières

guerres, nos succès rapides et les pertes cruelles qu'ils avaient fait éprouver à l'ennemi.

De tous les points du territoire algérien, les gens étaient tournés vers l'ouest, partout on semblait attendre le moment favorable pour recommencer, avec chance de succès, une lutte dont tant de revers avaient un instant dégoûté et que les circonstances semblaient vouloir protéger. Il était dès lors indispensable de détruire l'absurdité des fables que l'on répandait sur notre faiblesse. Deux colonnes parties, l'une de Tlemcen, l'autre de Mascara, sous la direction de M. le général Pélissier, se mirent donc en mouvement vers la fin du mois d'avril et, après avoir étonné l'ennemi par des marches rapides, des coups audacieux, après avoir ruiné ses approvisionnements rassemblés dans les ksours, le forcèrent à passer la frontière, le rejetant ainsi dans un pays où le manque de pâturages et la rivalité des tribus marocaines devaient bientôt le réduire à solliciter notre aman et à cesser une résistance, qui ne lui laissait entrevoir aucun résultat avantageux pour lui.

Au mois de mai, Sidi Chikh ben Taïeb voyait donc son étoile pâlir, la misère enlevait à ses partisans la confiance qu'il leur avait un instant inspirée, les deux camps d'observation, laissés à El-Aricha et à Krider après la rentrée des colonnes, continuaient à menacer le sud et à empêcher les dissidents de repasser la frontière pour retrouver l'herbe dont leurs troupeaux avaient un si grand besoin, les tribus marocaines commençaient à trouver lourde la charge que leur causait cette agglomération d'étrangers sur leur territoire déjà insuffisant, les secours promis n'arrivaient pas et l'empereur, craignant une complication avec la France en prolongeant une neutralité dont il ne pouvait tirer aucun profit, commençait à désapprouver la conduite de l'intrigant qu'il avait laissé agir en son nom, cédant en cela aux sollicitations des chefs de sectes religieuses, qui espéraient donner ainsi à leurs nombreux

khouans de l'Algérie le signal d'une guerre générale contre les chrétiens. Si Chikh ben Taïeb, abandonné successivement de toutes les tribus qui l'avaient suivi, voulut trouver à la cour du Maroc le concours officiel qui lui devenait indispensable pour continuer la lutte. Précédé de riches présents, il prit la route de Fez, accompagné de ceux des chefs qui restaient fidèles à sa fortune et de ceux qui, se sentant trop compromis, n'osaient revenir à nous.

Ce fut à cette époque qu'arrivèrent les événements à la suite desquels le pavillon national cessa de flotter sur la maison consulaire de Tanger. Ce grave incident dût faire réfléchir mûrement Muley-Abderrahman et, n'en prévoyant pas les suites, il se décida subitement à désavouer la conduite de son khalifa dans le sud. Il était, du reste, poussé par Sid-el-Guennaoui, alors caïd d'Ouchda, qui ne voyait pas sans inquiétude l'influence que Sidi Chikh commençait à acquérir sur les populations mêmes qui relevaient de son commandement.

Sidi Chikh, à son arrivée, fut donc emprisonné, et la nouvelle de son arrestation vint apporter le découragement chez les tribus, qu'un reste d'espérance soutenait encore dans l'état de misère auquel elles étaient réduites. Le calme se rétablit peu à peu sur la frontière, troublé seulement par les excursions que faisaient dans notre Tell les émigrés de nos tribus, auxquels l'inobservation du traité de 1845 et le mauvais vouloir du caïd d'Ouchda laissaient un refuge sur le territoire marocain. Mais le mouvement général était rompu et les coups de main exécutés par M. le général Mac-Mahon et les goums de Tlemcen suffirent jusqu'ici pour l'empêcher de se reconstituer. Au sud, les douars rentrèrent dès lors successivement, demandant l'aman et, aujourd'hui, les chefs les plus compromis des Ahmianes ont envoyé à Tlemcen une députation chargée de traiter de leur soumission.

La situation s'est donc améliorée sensiblement dans la province d'Oran, et malgré les intrigues que ne cessent

de nouer les fanatiques qui s'agitent encore, malgré les discours séditieux des émissaires que les sectes religieuses ne cessent d'envoyer dans nos tribus, on peut espérer que le calme finira par se rétablir. La nouvelle de la prise de Zaâtcha aura un retentissement immense; ce beau succès, si complet, enlevant à tous l'espoir qu'ils avaient conçu en tournant leurs yeux vers l'est, rendra à nos armes le prestige que les bruits absurdes et les circonstances leur avaient un instant enlevé, et partout les arabes reconnaissant que nous continuons à être les plus forts courberont la tête et attendront.

N° 4

Rapport mensuel du bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques (Extraits)

(A. C. M.) Registre des minutes

Février 1850.

L'orage semble vouloir gronder dans la montagne et se traduire par une fezza (1) générale contre les Angad; une certaine frayeur s'empare d'eux et nous les voyons tous se réfugier sur notre territoire. Tels furent les Oulad Ali ben Talha, les Beni-Hessane, les Oulad Ali ben Brahim, les Oulad Abbès, les Oulad Seghir, les Mezaouir (de Trifa) (2) et les Mezaouir de notre plaine. Parmi ces tribus, les unes n'ont jamais eu avec nous que de bonnes relations, toujours dans leur sphère ont cherché à réprimer les vols et les méfaits dont les Arabes sont si friands, ont fait constamment acte de déférence toutes les fois qu'elles ont porté leurs campements sur notre territoire en venant demander qu'on leur désignât la zone que nous

---

(1) Fezza ; rassemblement armé.

(2) Les Mezaouir de Trifa sont les Atsamna ; Oulad Ali ben Brahim est mis pour Oulad Ahmed ben Brahim.

jugions convenable. D'autres, tels que les Mezaouir et les Oulad Seghir, au contraire, sans entrer avec nous dans une voie d'hostilité apparente, se sont montrés rudes et hautains dans leurs relations de voisinage, servant de refuge aux voleurs de nuit et coupeurs de route auxquels nous devons les meurtres qui ont ensanglanté notre plaine l'été dernier, et en dernier lieu se sont répandues sur notre territoire, sans démarche préalable, exerçant sur nos populations une pression permanente, en envahissant leurs endroits de campement, leurs pâturages, les ont refoulées dans l'intérieur. A ces différents titres une punition fut jugée nécessaire ; les goums furent rassemblés et, le 9, une razzia fut opérée sur plusieurs fractions de cette tribu campées à Chebkia et à Taouïa, en-deçà des puits de Sidi bou Djenane. Ce coup de main, heureusement effectué, n'a nui en rien à nos bonnes relations avec les autres tribus voisines, qui ont compris parfaitement nos griefs et la punition qui a été infligée ; elle aura en outre un effet salutaire sur les tribus qui ont été châtiées, en leur montrant ainsi par comparaison la règle de conduite qu'elles doivent tenir ultérieurement à notre égard. Elles semblent même l'avoir déjà compris.

N° 5

Rapport mensuel du bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques (Extraits)

(A. C. M.) Registre des minutes

Mars 1850.

Le maghzen marocain assiste impuissant à ces luttes qu'il ne peut empêcher ni prévenir ; nous voudrions également n'être que les spectateurs impassibles de ces collisions, mais malheureusement elles ne se passent point sans contre-coup pour nos populations. Hier 31, les con-

tingents des Beni-Drar rentraient chez eux, mais, selon l'habitude, ils n'ont point voulu s'en retourner sans avoir tenté quelques coups de main sur nos tribus. Vers 3 heures, ils ont couru sur les troupeaux de bœufs et de chameaux des Beni-Ouacine et en ont emmené une partie; lorsque notre goum est monté à cheval, les a poussés vigoureusement, a repris les troupeaux, leur a tué deux hommes, blessé un troisième et enlevé 2 chevaux. Tout ceci se passait sur notre territoire, près de Mohammed Bel Ouacini. En présence de l'impuissance de l'autorité marocaine, nous croyons qu'il est de notre droit de nous faire justice, nous montrer, et, selon nous, il est nécessaire que les fauteurs de pareilles agressions ne restent pas impunis ; il y va de notre influence sur les autres tribus de l'autre côté de la frontière et sur nos populations même.

N° 6

Rapport mensuel du bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques (Extrait)

(A. C. M.) Registre des minutes

Juin 1850.

Le 26, les Beni-Drar étant descendus dans la plaine ont été razziés par les Achache et les tribus Angad. Ils sont revenus le lendemain et ont repris aux Angad tout leur butin. Ils se sont retirés ensuite dans leurs montagnes n'osant venir sur notre territoire s'engager avec les Achache.

N° 7

Le Général Charon au Ministre de la Guerre

(Arch. gouvern. gén. I² 1)

19 septembre 1850.

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance par ma correspondance (Etat-major général), les détails de l'heureux coup de main fait par M. le général de Mac-Mahon sur les tribus marocaines des Mezaouir, campées en-deçà de nos frontières. M. le général Pélissier m'informe aujourd'hui que cette ghazia paraît ne pas avoir beaucoup ému Sid Mohammed ben Abbou, le nouveau caïd d'Ouchda. Elle a donné lieu à un simple échange de lettres entre lui et le général Mac-Mahon, mais à côté de ces lettres officielles qui doivent couvrir sa responsabilité vis-à-vis de l'Empereur, le nouveau caïd a fait intervenir les agents secrets pour protester de ses bonnes dispositions à notre égard, et revendiquer adroitement la considération et les bénéfices attachés à sa position.

M. le général Mac-Mahon a reçu des ordres pour qu'il continue à se conduire vis-à-vis de ce nouveau caïd, comme nous l'avons fait jusqu'à ce jour avec les caïds d'Ouchda.

Toutefois le châtiment des Mezaouirs et le redoublement d'activité que nécessite la police de la frontière à l'époque de cette année n'ont pas porté tous les fruits que l'on pouvait en attendre, les vols, les assassinats se multiplient dans le cercle de Sebdou, de Maghnia et de Nemours. Les populations sahariennes qui courent notre sud-ouest sont émues par des bruits que la malveillance accrédite au milieu d'elles. On écrit de Figuig au général Mac-Mahon que l'aventurier qui a passé l'hiver dernier à Touat, et que nous croyions rentré dans le Tell marocain, se trouve en ce moment au milieu des Berbères et des Zegdou qui l'ont reconnu comme sultan. La même

nouvelle est donnée au général par le caïd des Hamians. C'est à l'agitation que produisent ces bruits, autant qu'à la misère qui règne, qu'il faut attribuer les nombreux accidents que nous déplorons dans le voisinage de notre frontière de l'ouest. Bien que les populations du Sahara marocain ne soient pas dangereuses, je n'en prescris pas moins à M. le général Pélissier d'appeler toute son attention de ce côté. Quant au caïd Sid Ali Guennaoui, rappelé par l'empereur du Maroc, il a quitté Ouchda, le 5 novembre, ne laissant dans cette ville qu'une cinquantaine de cavaliers avec son khalifa Sid Mohammed ben Abbou, désigné pour le remplacer.

El-Guennaoui, en quittant Ouchda, n'a pas jugé prudent de suivre la route de Taza qui longe les montagnes des Beni-Snassen. Il a fait un détour par le pays des Beni-Yala et des Zekhara, sous prétexte d'un restant d'impôt à recouvrer.

A Tiaret, on s'occupe de l'organisation du goum dont le khalifa ben Babia réclame instamment l'arrivée à Ouergla pour l'époque de la récolte des dattes.

Les dernières nouvelles d'Ouergla établissent une amélioration dans les relations du khalifa avec les nomades. Il y a lieu d'espérer que Ben Babia, avec le concours d'Adda ben Saâd, arrivera cette année à constituer son commandement d'une manière plus complète.

Dans cette partie du Sud, nous pouvons être sans inquiétude. L'autorité de la France est reconnue, et les résistances ne proviennent que de la difficulté de faire vivre en bonne harmonie, et sous l'autorité d'un seul chef, des populations que séparent des haines héréditaires.

N° 8

RAPPORT MENSUEL DU BUREAU ARABE DE MARNIA SUR LES NOUVELLES POLITIQUES (Extraits)

(A. C. M.) Registre des minutes

Septembre 1850.

La position des Angad a bien changé; alliés de Si El-Guennaoui, ils se sont vu abandonner par lui et, craignant la vengeance de Hadj Mimoun, ils s'étaient réfugiés sur notre territoire. Les Mezaouir étaient du nombre. Cette turbulente et pillarde tribu qui n'avait pas même été autorisée à venir chez nous se montra bientôt indigne de l'hospitalité qu'elle demandait. Le 9 septembre, une caravane des Achache fut pillée par eux. Une rude leçon devint nécessaire. Une colonne partie de Tlemcen les razzia complètement.

N° 9

RAPPORT MENSUEL DU BUREAU ARABE DE MARNIA SUR LES NOUVELLES POLITIQUES (Extraits)

(A. C. M.) Registre des minutes

Février 1851.

Dans cet état de choses, forts de l'impuissance ou de la mauvaise volonté du caïd d'Oudjda, les Beni-Drar, les Mezaouir, continuent contre notre tribu frontière leur série de méfaits. Le 22 janvier, ils recevaient à coups de fusil et pillaient dix Mellouki (1) revenant du marché. Le 15 de ce mois, ils enlevaient un troupeau aux Achache; ils tentaient, le 22, un coup semblable sur les Oulad Mellouk et dans cette affaire ils nous laissaient, blessé, un

(1) Mellouki, indigène de la fraction des Oulâd-Mellouk, de la tribu des Beni Ouacine.

de leurs principaux chefs, Mohammed ou Ramdan, cheikh de Tayazeth ; presque pas de jours enfin ne se passent sans que l'on n'ait un vol nouveau à enregistrer.

N° 10

Rapport mensuel du bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques (Extrait)

(A. C. M.) Registre des minutes

Mars 1851.

La tribu marocaine des Beni-Drar qui, outre son état permanent d'hostilité, jetait sur notre territoire des bandes de malfaiteurs, vient de faire des ouvertures en témoignant le désir d'établir de bons rapports de voisinage.

N° 11

Le général d'Hautpoul au Ministre de la Guerre

(Arch. gouvern. gén. I[2] 1)

Alger, le 5 avril 1851.

Le 22 de ce mois, M. le Général de Mac-Mahon, ayant appris que les douars des Beni-Draïr venaient de se rapprocher de nous et, dans l'intention sans doute de tenter de nouveaux coups de main, de s'établir à un quart d'heure environ de notre frontière, demande à M. le Général commandant la Division d'Oran l'autorisation de les châtier. L'occasion était favorable. Le caïd d'Ouchda, auquel les Beni-Draïr sont encore plus hostiles qu'à nous, aurait applaudi à cette mesure; les Beni-Snassen, qui viennent de leur interdire leurs marchés, les auraient abandonnés et les Angad, trop éloignés de leurs campements, n'auraient pu leur prêter leur concours pour la défense. C'était, en résumé, quelques douars formant environ

100 tentes que 4 escadrons de chasseurs et un détachement d'infanterie de la garnison de Maghnia seraient parvenus à enlever très promptement.

J'avais déjà donné mon approbation à un coup de main, lorsqu'une dépêche télégraphique du 25 m'annonça l'arrivée, dans la plaine de Tarifa (1), du chef des Beni-Snassen et de ses tentatives pour ramener la paix, et pour porter les Marocains à nous donner satisfaction. Je viens de contremander la petite expédition de M. le Général Mac-Mahon.

El-Hadj-Mimoun est très influent, il parviendra sans doute à rétablir le bon ordre ; s'il en était autrement, nous trouverions toujours l'occasion d'infliger aux pillards un châtiment sévère qui mettrait un terme à leurs agressions en deçà de notre frontière.

N° 12

Rapport mensuel du bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques (Extrait)

(A. C. M.) Registre des minutes

Avril 1851.

La relation que El Hadj Mimoun avait cherché à nouer avec nous ne devait pas durer ; la tribu des Beni-Drar, qui avait fait quelques ouvertures pacifiques, devait ainsi rompre avec nous; rien n'était franc de leur part, ils ne cherchaient qu'à gagner du temps jusqu'à la moisson. Ces derniers jours même, leurs cavaliers ont cherché à enlever quelques troupeaux aux Beni-Ouacine et ont reçu à coups de fusil une de nos patrouilles sur la frontière.

---

(1) Il s'agit de la plaine de Trifa, au nord de la montagne des Beni-Snassen.

N° 13

Le Général Pélissier au Ministre de la Guerre
(Arch. du gouvern. gén. I² 1)

Alger, le 29 mai 1851.

Les Beni-Draïr ayant refusé de s'entendre avec nous, M. le Général de Mac-Mahon s'est porté successivement le 8 et le 10 au milieu de leurs cultures, emmenant avec lui les 1.800 chevaux ou mulets du camp et les animaux des tribus voisines. Les dommages qu'il leur a causés peuvent être évalués à 40.000 francs. Ils n'ont présenté qu'une centaine de chevaux et 3 ou 400 fantassins qui se sont dispersés après une fusillade insignifiante avec les goums et les avant-postes.

L'ennemi a enregistré quelques pertes parmi lesquelles celle d'un chérif assez influent, du nom de Mouley ben Azza, venu chez les Beni-Draïr pour prêcher la guerre sainte contre nous.

Le retour de Guennaoui au gouvernement d'Ouchda paraît aujourd'hui certain. Il serait déjà à Taza. La crainte d'être blâmé pour n'avoir pas défendu les Beni-Draïr contre nous a poussé Ben-Abbou, le caïd actuel d'Ouchda, à protester dans une lettre écrite à M. le Commandant de la subdivision de Tlemcen contre ce qu'il appelait une violation de la frontière. Mesures tacitement acceptées par lui antérieurement.

M. le général de Mac-Mahon lui a répondu que, puisqu'il se reconnaissait impuissant à tenir ses populations, il devait trouver naturel que nous nous chargions nous-mêmes du soin de les punir de leurs continuelles agressions sur nos tribus. Que, du reste, ce châtiment infligé aux Beni-Draïr, aurait pour le Makhzen marocain un bon résultat, puisqu'il forçait cette tribu à se soumettre à la seule autorité qui pût la défendre, le représentant de l'Empereur à Ouchda et qu'enfin la répression des crimes

sur la limite des deux empires ne pouvait, en aucun cas, rompre la bonne intelligence qui régnait, jusqu'ici, entre les deux gouvernements, M. Mohammed, lieutenant de spahis, depuis longtemps à notre service, et comprenant bien nos intentions, a été chargé de porter cette réponse à Ben-Abbou et de la lui expliquer.

N° 14

Le Général Pélissier au Ministre de la Guerre

(Arch. du gouvern. gén. I² 1)

Alger, le 30 juin 1851.

Quelques bandes des Beni-Draïr, ayant à leur tête un nommé Moufoq Ould Maghnia, se sont présentées le 17 de ce mois sur la Mouïla et en avant de Maghnia. Elles ont été reçues vigoureusement par les nôtres qui les ont repoussées après leur avoir tué un de leurs cavaliers et en avoir blessé deux autres.

M. le général Mac-Mahon a écrit au caïd d'Ouchda pour se plaindre de cette nouvelle violation de la frontière.

Il y a lieu d'espérer que l'arrivée de l'envoyé de l'Empereur, Si Sadoq, en imposera aux Beni-Draïr, et mettra fin à leurs brigandages. Il est incessamment attendu.

J'ai envoyé à M. le général commandant provisoirement la province d'Oran un cadeau destiné au représentant de Mouley Abderrahman.

J'ai reçu par le dernier courrier de l'ouest une longue dépêche de M. le Consul général de France à Tanger, sur les affaires intérieures du Maroc. Je ne crois mieux faire que de vous en adresser copie ci-jointe.

N° 15

RAPPORT DU GÉNÉRAL COMMANDANT LA SUBDIVISION DE TLEMCEN AU GÉNÉRAL COMMANDANT LA DIVISION D'ORAN

(A. G. G.) Copie

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Tlemcen, le 8 août 1851.

Mon Général,

J'ai l'honneur de vous rendre compte que Abd-es-Saddek et le fils de l'empereur, Muley Abbès, sont entrés hier à Oudjda. En m'annonçant son arrivée dans cette ville, le premier m'a envoyé une lettre (dont je vous adresse copie) polie, mais insignifiante. Il n'a pas cru devoir me demander une entrevue qui, cependant, d'après le consul de Tanger et son khalifat à Oudjda, aurait été un des principaux motifs qui l'auraient amené dans l'est. Ayant eu à blâmer la conduite des tribus sahariennes et des Angads qui s'étaient rapprochés de nous, il est probable qu'il n'a point voulu, à leurs yeux, avoir l'air de faire les premières démarches; je lui ai répondu immédiatement par la dépêche dont copie est ci-jointe, qui le mettra à même de me répondre, si réellement il désire cet entretien. Je n'ai point cru devoir entrer dans d'autres explications, les nombreuses lettres écrites par moi au caïd d'Oudjda, même depuis sa nomination au commandement de la province de l'Est, lui faisant connaître les objets que j'aurais à traiter dans cette conférence.

1° Le renvoi en Algérie, ou du moins leur éloignement de la frontière, des émigrés algériens qui y commettent journellement toute espèce d'actes de brigandages, et principalement Moufok ould Maghrnia, réfugié chez les Beni Drair et Sidi el-Askri, réfugié dans ce moment chez les Oulad Azouz.

2° La cessation des hostilités contre nos tribus de la

part des Beni-Drair qui reçoivent chez eux tous les voleurs du pays; tout le produit des vols faits soit sur les Européens soit sur les indigènes.

3° Enfin, s'il est possible, le renvoi, de part et d'autre, des assassins et la reddition ou le payement des objets volés.

Abd-es-Saddek ne verrait probablement aucun inconvénient à entrer dans cette nouvelle voie; mais sachant que l'empereur ne peut laisser à Oudjda des forces assez imposantes pour se faire obéir par les deux partis constamment en lutte, les Beni-Snassen et les Angad, il verra, peut-être, peu d'avantages à cette entrevue.

Voici, d'un autre côté, l'état dans lequel me semblent être les tribus qui avoisinent notre frontière; les Beni-Drair se sont plaints à lui et surtout à Muley-Abbès de la conduite des Français qui, à leur dire, auraient voulu les appeler à eux et, dans ce but, auraient exécuté sur leurs douars, même sur le territoire marocain, de fréquentes razzias. Ces chefs marocains voyant avec peine les tribus sahariennes et les Angad se rapprocher de nous, et même ensiloter leurs grains dans notre pays, auraient blâmé la tendance de ces derniers à se rapprocher des chrétiens et auraient loué les Beni-Drair de la persistance mise par eux à s'en éloigner. Le bruit court chez les Beni-Snassen que Muley-Abbès aurait même dit aux chefs des Beni Drair que, mieux informé sur les lieux de leur manière de faire, il avait écrit à l'empereur, son père, pour l'engager à les soutenir. Je ne puis vous donner ces renseignements comme positifs; toutefois, il me paraît certain, qu'à la suite de la dernière entrevue des chefs des Beni Drair avec Muley-Abbès, cette tribu s'est réunie en armes, témoignant l'intention de marcher sur nos tribus frontières et qu'un assez grand nombre de gens de Guelaya, de Beni Bou Yay et d'autres fractions de tribus établies sur la Malouiat (1) sont venus les rejoindre pour leur prêter

(1) Malouiat est mis pour Moulouya; les Beni bou Yay sont les Beni bou Yahi.

main forte au besoin. Ces gens prétendent qu'ils forceront l'empereur à nous attaquer et que, si Abd-es-Saddek a une entrevue avec nous, ils marcheront avec son escorte et, comme en 1844, tireront des coups de fusil sur les troupes françaises afin d'engager les hostilités et forcer Abd-es-Saddek à se joindre à eux.

Des espions envoyés hier par moi, et rentrés dans la journée, prétendent qu'Abd-es-Saddek a avec lui, à Oudjda, 1.000 cavaliers et 3.000 dans un camp en arrière près de Coudiat Abd-er-Rahman; enfin que les gens de Guelaya et de Kebdana sont aujourd'hui en armes chez les Beni Snassen et que ces derniers ont ordre d'être prêts à venir joindre le caïd si les troupes sortaient de Tlemcen.

Je n'ajoute point à ces bruits une confiance entière, dans la conviction où je suis que l'empereur et, par suite son khalifat Abd-es-Saddek, n'ont nullement l'intention de faire la guerre à la France. Ce serait, ce me semble aujourd'hui (où un désordre bien constaté existe dans l'empire), une telle absurdité qu'il m'est impossible d'avoir des craintes sérieuses. Toutefois, il est constant qu'afin de faire rentrer les impôts qui lui étaient, dans le principe, refusés, Abd-es-Saddek a été obligé de stimuler le zèle religieux de ces populations, zèle religieux qui nous est contraire et qui a pu leur faire penser qu'Abd-er-Rhaman n'était point éloigné de la pensée de nous combattre; c'est ainsi que le maghzen, porteur de la lettre qu'il m'a adressée, un peu excité par de nombreuses libations de thé, s'est épanché envers ses coreligionnaires et leur a avoué que l'entrevue n'aurait lieu qu'autant que les Français consentiraient à accepter pour point de réunion le Coudiat Abd-er-Rhaman, où s'est livrée la bataille d'Isly; que là, les chefs français feraient une espèce d'expiation de la trahison commise par le général Bugeaud sur les Marocains, et qu'enfin cette expiation n'étant point complète, les Marocains combattraient et vengeraient les vaincus d'Isly.

Il est probable qu'Abd-es-Saddek n'a point connaissance de tous ces bruits, toutefois, je pense que je dois agir avec précaution et indiquer Maghrnia pour point d'entrevue et, dans tous les cas bien entendu, au plus un point sur la frontière et inviter Abd-es-Saddek à ne venir, non avec les Beni Snassen, mais avec des cavaliers du maghzen, m'engageant, de mon côté, à ne marcher qu'avec le même nombre de cavaliers.

Si des rassemblements continuent à se former à Coudiat Abd-er-Rhaman ou chez les Beni Snassen, je me mettrai en marche pour cette entrevue avec toutes les troupes disponibles de la subdivision, sauf à laisser le camp à quelques lieues en arrière du point indiqué. Malheureusement le choléra et les fortes chaleurs qu'il fait depuis quelque temps ont attaqué fortement les troupes d'infanterie à ma disposition, de telle sorte que je ne pourrai emmener avec moi qu'au plus 1.400 baïonnettes. Si les Beni Snassen descendaient dans la plaine, peut-être jugeriez-vous prudent de m'autoriser à demander, si je le croyais indispensable, les deux bataillons et les deux escadrons de Sidi Bel Abbès; je ne le ferais, vous pouvez en être persuadé, que si je jugeais ce mouvement indispensable, non point pour attaquer, mais pour être en mesure de résister à tout événement, car, en définitive, si ces gens venaient, comme en 1844, assaillir nos troupes, je n'aurais qu'à leur donner, coûte que coûte, une forte leçon si ils refusaient d'obéir au caïd et continuaient le feu.

Je suis avec respect, mon Général, votre très humble et très obéissant serviteur,

Le général commandant la subdivision de Tlemcen,
Signé : De Mac-Mahon.

Pour copie conforme :

Le Chef de Bataillon; Directeur des Affaires arabes d'Oran.
Signé : Illisible.

N° 16

Dépêche du Général commandant la division d'Oran au Gouverneur général de l'Algérie

(A. G. G.) Original

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Dépêche télégraphique *Oran, le 15 août 1851.*
à 8 1/2 du matin.

Le Général Commandant la Division a Monsieur le Gouverneur Général

Le général de Mac-Mahon m'a adressé le 13, la dépêche suivante, qui ne m'est arrivée que par fragments successifs à cause de la nuit et des brouillards.

« Le fils de l'empereur se déclare contre la guerre avec « les Français; plusieurs fractions des Beni Snassen, qui « avaient réuni des contingents près de la frontière « demandant à commencer les hostilités, n'ont pas été « entendues par lui. Il a fait rentrer chez eux les rassem- « blements et a changé plusieurs des caïds, les moins « bien disposés pour nous. Il a envoyé à El-Guennaoui, « commandant le camp d'infanterie d'Aïn Sidi Mellouk, « l'ordre de rétrograder vers l'Ouest pour soutenir le caïd « Ferradji.

« Le sultan, venant du Sud, est Mohammed ben Abd- « allah Mekkaoui. Il est à Teindra (1) avec 200 chevaux, « négociant, je n'ai pas encore reçu de réponse de l'en- « trevue. »

Tout est tranquille dans la division d'Oran, je n'ai fait aucun mouvement de troupes; mais elles sont prêtes à marcher au besoin.

Le Directeur des lignes télégraphiques,
Signé : Illisible.

(1) Aïn Tendrara, sur le territoire des Beni Guil.

N° 17

Le Général Pélissier au Ministre de la Guerre

(Arch. gouvern. gén. I² 1)

Alger, le 15 août 1851,

J'ai l'honneur de vous rendre compte qu'Abdessadek et le fils de l'Empereur du Maroc Muley-Abbès sont entrés le 7 à Oudjda. En annonçant son arrivée dans cette ville, Abdessadek a adressé au général Mac-Mahon une lettre polie, mais très insignifiante. Il ne fait aucune allusion au désir de se rencontrer avec lui, dans ces termes toute entrevue devient impossible. C'est sans regret que je renoncerai à une conférence à laquelle on me paraît trop tenir à Tlemcen. Il n'y a rien de plus difficile à régler que les circonstances d'une entrevue avec un chef arabe ; elle doit, par suite de méfiance réciproque, se passer en armes, je crois que les avantages problématiques qu'on en pourrait tirer ne compensent pas les dangers qui pourraient en être la conséquence.

Il est difficile d'admettre que deux troupes françaises et marocaines puissent assister à une conférence, sans qu'il en résulte des faits regrettables.

Il est aussi à croire que le Kabyles marocains ne pourraient assister du haut de leurs montagnes à un pareil spectacle sans avoir la tentation de le troubler. Ce serait oublier l'attitude de ces populations dans de semblables circonstances en face du général Bedeau, du général Cavaignac et du général Lamoricière. Une conférence armée nous plonge dans l'inconnu et nous entraîne où nous ne voulons pas aller.

Pour ces motifs, j'ai interdit toute opération de ce genre. J'ai cependant autorisé une entrevue à Maghnia même, parce que, dans ce cas, nous sommes maîtres de la situation et ce serait une avance trop avantageuse qu'on

nous ferait, pour que nous négligions l'influence politique qui en résulterait pour nous dans l'esprit des Arabes.

J'ai peu d'espoir que l'agent marocain accepte de pareilles conditions, ses intentions ne sont pas assez pures et son orgueil est trop grand pour se décider à une démarche aussi nette.

N° 18

LE GÉNÉRAL PÉLISSIER AU MINISTRE DE LA GUERRE

(Arch. gouvern. gén. I² 1)

Alger, le 20 août 1851,

Je vous ai annoncé, par le dernier courrier, que M. le Général Mac-Mahon m'informait, par dépêche télégraphique, que la présence du camp marocain jetait de l'inquiétude sur la frontière et qu'il se tenait prêt à mettre ses troupes en campagne, si le danger devenait réel, je vous ajoutais que je croyais peu à ces orages que nous voyions se former chaque année sur la frontière et qui se dissipaient sans avoir éclaté. Mes prévisions se sont réalisées, le fils de l'Empereur vient de se déclarer ostensiblement contre la guerre avec les Français. Non seulement les fractions des Beni-Snassen, qui avaient réuni des contingents près de la frontière et qui demandaient à commencer les hostilités, n'ont trouvé aucun appui auprès de lui, mais il leur a donné l'ordre de rentrer sur leur territoire, et il a changé ceux des caïds qui paraissaient les plus disposés à pousser les populations à la guerre.

Les dispositions pacifiques du fils de l'Empereur sont devenues tout à fait significatives par l'ordre qu'il donna à El-Guennaoui de se rendre dans l'ouest pour aller joindre ses troupes à celles du caïd Ferradji.

Une dépêche du Général commandant la province d'Oran, en date du 17, ajoute le détail suivant :

Les Mezaouir et les Beni-Draïr, admis à se présenter dans Oudjda devant Abd-es-Sadek et Mouleï-Abbès, le fils de l'Empereur leur a répondu que les maux qu'ils s'étaient attirés provenaient de leur faute, qu'ils nous avaient provoqués par des actes de brigandage et qu'ils avaient mérité les châtiments dont ils se plaignaient. Enfin, il les a congédiés en leur prescrivant de dissoudre les rassemblements et de rentrer chez eux.

N° 19

RAPPORT MENSUEL DU BUREAU ARABE DE MARNIA SUR LES NOUVELLES POLITIQUES (Extraits)

(A. C. M.) Registre des minutes

Août 1851.

Les colonnes marocaines, sous les ordres, l'une du fils de l'empereur, l'autre sous ceux d'Abd-Essadek, caïd du Rif, et que les renseignements journaliers nous ont désignées comme très considérables, sont enfin arrivées à Oudjda. Elles se composent au plus d'un millier de cavaliers du Maghzen qui sont tous dans un état de propreté voisin de la misère.

Les Beni-Snassen et une partie des Angad ont protesté auprès de ces deux chefs marocains de leurs vifs désirs de nous faire la guerre, s'appuyant surtout sur notre petit nombre. Moulay-Abbès, loin d'appuyer ces projets, leur a défendu d'agir, leur disant qu'il n'était venu que pour régler les différends des tribus limitrophes entre elles.

N° 20

Le Général Pélissier au Ministre de la Guerre

(Arch. gouvern. gén. I² 1)

Alger, le 5 septembre 1851.

La mission de Mouleï-Abbès et d'Abd-es-Sadok paraît devoir toucher à sa fin. Ils ont reçus dit-on l'ordre de hâter leurs opérations et de se replier sur Fez. L'Empereur ne veut de la guerre à aucun prix. Il a fort mal accueilli le compte rendu qui lui a été fait touchant les dispositions des tribus qui nous avoisinent.

Les tribus marocaines ont trouvé dans Abd-es-Sadok un homme vigoureux, intelligent et sage, peu disposé à se laisser entraîner en dehors de ses devoirs, et bien décidé à ranger à l'obéissance les récalcitrants qui voudraient entrer en composition avec lui. Il est à regretter qu'il s'éloigne sitôt, car il est hors de doute qu'on eût fini par s'entendre avec lui et que nos relations avec nos voisins fussent devenues ce qu'elles doivent être.

N° 21

Rapport mensuel du bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques (Extrait)

(A. C. M.) Registre des minutes

Septembre 1851.

Le fils de l'Empereur, Moulay-Abbès, le caïd du Riff, Abd-Essadek, ont quitté la ville d'Oudjda le 16, ils ont laissé dans la ville 50 chevaux et pour caïd le khalifa d'Abd-Essadek, Mohammed ben Tahar. Ainsi se sont évanouis ces grands projets d'entrevue au moyen desquels ils tenaient leur population en suspens, de manière à profiter de ce temps d'arrêt pour percevoir, sans difficultés, même chez les plus hostiles, les impôts de l'année.

N° 22

LE GÉNÉRAL PÉLISSIER AU MINISTRE DE LA GUERRE

(Arch. du gouvern. gén. I² 1)

Alger, le 25 septembre 1851.

Les nouvelles d'Oran m'annoncent que Mouleï-Abbès et Ben Abd-es-Sadok ont quitté Ouchda le 15 septembre, emmenant avec eux les troupes qui les avaient escortés. Si Mohammed ben Tahar, qui est chargé des affaires à Ouchda, a prévenu officiellement de ce départ le commandant de la subdivision de Tlemcen, et lui a fait connaître qu'Abd-es-Sadok était rappelé dans le Rif pour y comprimer des désordres qui y sont survenus, et qu'il reviendrait aussitôt qu'il aurait terminé sa mission.

N° 23

LE GÉNÉRAL PÉLISSIER AU MINISTRE DE LA GUERRE

(Arch. du gouvern. gén. I² 1)

Alger, le 15 octobre 1851.

Tous les rapports mensuels du mois de septembre des subdivisions et cercles de la province d'Oran constatent qu'une tranquillité parfaite règne et que, sous ce rapport, l'on n'a rien à envier aux meilleurs temps. La perception de l'achour est commencée sur tous les points et plusieurs tribus même ont demandé comme une faveur à se libérer de cet impôt avant l'époque fixée, pour pouvoir se livrer aux travaux préparatoires de la culture des terres. C'est l'indice le plus certain de la bonne disposition des esprits dans la province.

Dans la subdivision de Tlemcen, les populations tenues un instant en émoi par le but contourné que l'on attribuait à la mission d'Abd-es-Sadok, sont complètement

rentrées dans leur état normal. Ce n'est que le 15 septembre que le camp marocain a quitté Oudjda pour se rabattre sur Fez. Avant de s'éloigner, Mouleï-Abbès a réuni les chefs des Angades et des Beni-Snassen, et leur a prescrit le respect le plus absolu de la frontière, les rendant personnellement responsables de tout acte d'hostilité qui serait commis contre nos tribus.

N° 24

Rapport mensuel du bureau arabe de Marnia sur les nouvelles politiques (Extraits)

(A. C. M.) Registre des minutes

Décembre 1851,

Nos relations avec les tribus Angad, sans être rompues, se ressentent cependant de cet état d'appréhension générale ; l'esprit de ces populations a changé et la moindre excitation nous les rendrait hostiles. Le chef des Beni-Snassen, Hadj Mimoun, ne vient-il pas en effet de descendre à Oudjda et s'établir comme médiateur, pour régler les différends qui divisent plusieurs chefs des Angad. N'a-t-il point réussi à les resserrer davantage....

.... Les goums maraudeurs, précurseurs obligés de tout mouvement hostile, reprennent audace ; le 25, un goum des Beni-Drar tombait sur les charrues des Beni-Ouacine à Bettimiat (1) et enlevait un cheval de labour. Le 30, ils furent moins heureux car, rencontrés par une patrouille, ils laissèrent dans la poursuite un des leurs entre les mains de nos gens.......

..... Si Ali Guennaoui est toujours à Fez, on dit qu'il doit venir prochainement sur notre frontière.

---

(1) Le bois de betoum, à une dizaine de kilomètres de Marnia.

N° 25

RAPPORT MENSUEL DU BUREAU ARABE DE MARNIA SUR LES NOUVELLES POLITIQUES (Extrait)

(A. C. M.) Registre des minutes

Janvier 1852.

Le caïd d'Oudjda, Mohammed ben Abbou, a été remplacé, le 7 du mois courant, par Si Mohammed ben Tahar, khalifa de Si Abdelkader (1), caïd du Riff.....

..... Les goums de maraudeurs et de malfaiteurs augmentent chaque jour d'audace, et hier, 31 janvier, nous les avons vu venir jusque sous les murs de la redoute assaillir la smala des spahis.

N° 26

RAPPORT MENSUEL DU BUREAU ARABE DE MARNIA SUR LES NOUVELLES POLITIQUES (Extraits)

(A. C. M.) Registre des minutes

Février 1852.

Au milieu de cette agitation, l'Empereur fait courir des bruits de guerre contre les Français et, dans ses recommandations écrites, il exhorte toutes les populations frontières à s'y préparer..............................

Les Beni-Snassen, émus de tous ces bruits, se sont préparés à toute éventualité, mais nous ne pouvons leur prêter aucune idée d'agression.

---

(1) Il y a là une erreur de copiste évidente, le caïd du Rif était alors Abd-es-Saddok.